

## Une journée à Bruges

Robert Giroux

---

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13419ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Giroux, R. (2008). Une journée à Bruges. *Moebius*, (119), 89–106.

## ROBERT GIROUX

### *Une journée à Bruges\**

*Or je suis salamandre et vis dedans la flamme:  
Mais j'espère bientôt me voir changer en voix*

Philippe Desportes, cité par Roland Barthes  
dans *Le discours amoureux*

Je t'avais lancé l'idée de passer la journée à Bruges, charmante petite ville de province du côté des Flamands. Ton mari t'en avait déjà parlé et t'avait encouragée à y aller. Le temps était magnifique. Après trois jours de pluie et de vent dans la capitale belge, cette escapade était de toutes les promesses. Quand tu m'as demandé le lendemain comment on allait se comporter maintenant que j'avais lâché le morceau, je t'avais répondu: «Comme lors de cette petite escapade à Bruges. On était bien, on était tranquilles.» Tu étais alors trop troublée pour y ajouter quoi que ce soit.

Tu m'as glissé dès le retour d'Europe une lettre très dure dans laquelle tu annonçais catégoriquement que tu démissionnais de ton poste. Ta colère ne cessait de croître, écrivais-tu. C'en était fini du bureau, des photos, du journalisme, et le vilain patron que j'étais n'avait à s'en prendre qu'à lui-même...

Un mois s'est écoulé depuis. Je t'ai beaucoup écrit, mais sans rien t'expédier, et cela à partir du premier avril, jour du poisson bien connu. Je garde ça pour moi. Je me sens ainsi moins paralysé, tout en sachant que le silence et la distance que tu imposes ne font que dramatiser ce qui n'apparaîtra qu'un lieu commun avec le temps. En écrivant, j'oblitérais le silence, et j'aurais bien aimé

pouvoir t'en extraire de façon à ce que *tout cela* ne soit pas qu'un gâchis lamentable. Tu m'habites, ça m'envahit complètement, partagé entre la peine qui me tétanise et l'exaltation qui m'habite.

Comme j'ai déjà tourné dans le noir autour de ton lit, je tourne maintenant autour du téléphone. Tes dernières paroles ont été : « On en reparle ! » ; c'était à propos de ta lettre de démission. Après sa lecture, je me suis retrouvé paralysé par le trac et le vide. Puis tu n'es jamais réapparue ; tu t'es éclipsée et murée dans le silence. J'ai déjà vécu ce supplice du silence. Il est terrible, et le silencieux le sait très bien. Son silence n'a d'égal que sa peine ou sa capacité de faire mal. Je dois absolument te téléphoner. Il faut qu'on se reparle, c'est trop bête, même si je sais que tu peux très bien me tromper.

Il neige. J'ai failli passer chez toi l'autre jour. Ma foi, je rêve ! Je n'y ai même jamais mis les pieds. Tu m'y avais pourtant déjà invité, pour le simple plaisir de me faire voir ton décor intime, le simple plaisir de parler photos ailleurs qu'au bureau. Une tempête de neige m'en a empêché, sans parler de ce léger trouble de passer un seuil que je redoutais de traverser. On dit qu'un acte manqué est toujours réussi.

Un mois après donc, dans un très bref courriel du mois d'avril, je t'ai demandé si tu me permettais de te téléphoner, avec l'unique intention de voir s'il était encore possible qu'on se parle et se rencontre sans grimper dans les poteaux. Tu m'as vite répondu, sur un ton plutôt conciliant : « Je sais que la situation a été (est) pénible pour toi et toute l'équipe. Nous pourrions un jour nous reparler en personnes qui se respectent. Pour l'instant, je dois tourner la page et trouver un nouvel emploi. Ça mobilise toute mon énergie et tout mon temps. Je préférerais attendre encore avant qu'on ne se reparle de vive voix. Tout est allé si vite en un mois. Laissons le temps faire son œuvre. Joyeuses Pâques à tous. »

Je n'avais pensé qu'au téléphone pour te rejoindre, archaïque que j'étais. J'avais tant de peine. Ton mari n'a pas été de très bon conseil... Tu te cherches un emploi, tout bêtement. D'ailleurs, ne m'avais-tu pas déjà averti, sans raison apparente, autour d'un petit-déjeuner que

tu avais toi-même sollicité, que tu quitterais un jour le journal pour expérimenter autre chose, avoir des enfants par exemple, ou suivre ton conjoint à qui l'on offrirait un poste à l'étranger, ce qui te souriait comme perspective. C'était comme si tu sentais déjà que je cherchais à t'attacher, même si tu avais là tout ce qu'il te fallait pour t'épanouir, tu avais quasiment carte blanche et la direction de l'équipe à la portée de la main. Je fais donc mon *mea culpa*, le recul aidant, maudissant la fatigue accumulée, l'impatience sournoise et la vulgarité étonnante que provoqua un simple verre de vodka. Mais la tourmente était trop grande au regard de la confiance que tu m'accordais les yeux fermés (ou presque). J'étais le patron, j'avais ce rôle, et toi une employée comme une autre, une femme mariée, qui ne devait donc provoquer aucun désir chez ce patron qui n'avait pourtant d'yeux que pour toi, l'employée modèle, la jeune femme réservée, mais aux yeux de braise.

On a quand même joué un peu avec le feu, à la légère même, en toute confiance avec nous-mêmes. « Tu te promènes la bedaine à l'air ! » t'avais-je récemment fait remarquer au travail ; tu portais ce jour-là un jean, ce qui était exceptionnel, et à taille (très) basse, comme une jeune femme de ton âge, et tu avais répondu sèchement, impatientée, les dents serrées, sans même me regarder : « Je ne me promène pas la bedaine à l'air ! »

L'année précédente, quelques semaines après le grand reportage photo, à Paris cette fois-là, mon épouse m'avait fait remarquer, sur un ton à la fois réprobateur et amusé, que je n'avais là d'yeux que pour toi. Les prises de photos se déroulaient en plein air, en plein centre-ville. Et en dépit des arbres qui protégeaient le square, le soleil envahissait l'endroit qui nous avait été assigné pendant tout l'après-midi, un vrai four. De nombreux jeunes hommes venaient rôder autour des équipements qui avaient été disposés près du car, ce qui me rendait jaloux bien malgré moi, et notre collègue Hervé en rajoutait en me répétant que tu n'étais pas si farouche que je le croyais, attisant mon trouble sans le vouloir. Un jour surtout, un bavard t'entretint très longuement. Tu souriais, épanouie, les joues satinées roses, mains ouvertes appuyées sur la table, les épaules légèrement relevées comme lorsque tu as une petite gêne

ou un malaise léger, le bas-ventre poussant par à-coups sur le bord de la table, ton pull blanc, ta poitrine si menue, dans un léger mouvement de va-et-vient sur une jambe tendue, tu étais magnifique, souveraine, une merveille, un rêve... Je n'ai jamais évoqué *tout cela*. Je savais me taire à l'époque. Tu as dû souvent capter ce regard prédateur, tu es si belle, et tu as dû apprendre à te blinder. Je restais là, muet, ébahi, discret. Et tu maîtrises si bien cet art de ne pas entendre, de rétorquer sans regarder celui à qui tu t'adresses, de claquer le fouet au besoin.

\*

Il y avait longtemps que je n'étais tombé amoureux. Avais-je perdu la main, les mots, le doigté, la finesse de saisir le ressenti de l'autre? Sûrement. J'ai été nul en tout. Avec le recul, je comprends que je me suis piégé moi-même et, en dépit des apparences, tout n'a été que mauvaise improvisation.

La salle de rédaction sera toujours là pour toi, tu n'as qu'à faire signe. Tu aurais pu me punir autrement qu'en abandonnant tout. Tu aurais pu me parler plutôt que de m'adresser une lettre assassine, m'engueuler plutôt que céder le micro à ton mari et à son ami qui lui servait de conseiller juridique. Tu ne pouvais pas me choisir d'avocat plus cruel, et tu l'as fait; j'avais alors dû moi aussi reculer et garder le silence, tendre le micro à un porte-parole neutre qui a vite compris la situation et le risque de chantage larvaire que vous faisiez planer contre moi, contre la rédaction et contre mes proches. Tu as établi un champ de bataille quand il fallait uniquement mettre fin à un mélodrame alimenté par le silence. Tout se passait comme si j'allais te congédier, ou te nuire, me venger, te forcer à je ne sais quoi. C'était ridicule! Ton silence a installé un climat paranoïaque bien plus malsain que les désirs déplacés d'un patron pour une employée qu'il considérait comme une collègue dévouée, une amie, sa fille, une femme qu'il a fini par aimer. Qui s'égare?

Peut-être as-tu déjà vécu des variations de ce scénario, somme toute assez classique; j'ai l'alibi de t'aimer (mais est-ce défendable?), et non seulement d'avoir voulu te baiser.

T'aurait-on déjà harcelée ou encore violentée ? Je sais bien peu de chose de ton passé, si peu sur ta mère, ton père, la raison pour laquelle tu avais quitté ton emploi précédent, rien sur ton milieu, cette répulsion apparemment réelle à ce qu'on te frôle le moindrement, ton conjoint affairé, etc. Ton apparition en public relève pourtant du miracle, tous les regards se posant sur toi. Et je me trouvais privilégié de circuler dans ton aura. Je peux comprendre ton réflexe de te blinder. Et tu as réagi comme une pro. Et moi, figé par la culpabilité, je me suis pour ainsi dire laissé immoler.

Judas, la jalousie, la convoitise, la trahison, son baiser... Ça va mal !

Je sais que tu trouveras du travail. J'avais surtout peur que tu restes sourde, que tu me tournes le dos avec dédain. Oui, ces cinq dernières semaines ont été très remuantes et très turbulentes... Oui, tes ex-collègues ont dû bosser, tu leur as fait faux-bond sans ménagement, le péril s'est installé dans la demeure, et ta remplaçante ne sera en poste que plus tard, mais j'assume l'entre-deux. Oui, ils ont été bousculés, étonnés, abasourdis. Ils ont regretté ne pas avoir pu te parler davantage, ton collègue Hervé surtout, lui qui a su mesurer tes regards, tes émotions ; il aurait aimé échanger une parole. Vous aviez tout de même travaillé longtemps ensemble, quasiment côte à côte. Je pallie leur incapacité en prenant les initiatives qui te revenaient normalement au travail, mais jusqu'à quand ? Hervé me surveille de près et se méfie de mes impatiences et de mes rebuffades, de mes silences... Mon Hélène constate mon émoi devant ton départ précipité ; elle a blagué avec ses vieilles copines en disant que je venais de perdre un gros morceau ; elle a même osé dire, on me l'a rapporté, que tout se passait comme si je venais, vieux beau, de perdre une maîtresse à qui j'étais très attaché. Comment lui en vouloir ? Les femmes voient ce qui cherche à rester invisible. Tu ne pouvais donc pas, toi, ignorer mon ravissement. À moins que tu ne sois réellement aveugle, je t'en ai même accusée avec brusquerie dans cette petite chambre du bout du monde que nous partageons.

Avec des amis, autour d'Hélène, on a célébré son anniversaire. Jour de pluie incessante, boue, mais des amitiés tenaces, un limon inestimable. On a tout de même pu faire une longue et agréable promenade à travers champs à partir du milieu de l'après-midi. Au retour, la table était dressée et le repas a été chaleureux, joyeux et bien arrosé. En soirée, Denis a profité de l'occasion pour projeter des photos d'Hélène qui dataient d'une quarantaine d'années. Des bustes, des nus, des paysages encore familiers. «Avoir vingt ans, des lendemains pleins de promesses (...), il faut boire, jusqu'à l'ivresse, sa jeunesse.» Gaieté nostalgique, oui, mais sans plus. Des rires à profusion.

\*

Toujours ton silence. Je ne sais même pas si tu as lu le poème qui accompagnait ma lettre. Il m'a fallu du courage pour te l'expédier, inquiet de la façon avec laquelle tu allais l'accueillir. Je te connais, tu as dû fulminer, toi qui veux me repousser au fond de l'enfer. Toutefois, je spécule. Tu ne me dis plus rien, fermée comme une huître. Tu m'as crié que ton travail au bureau était fini, et que je n'avais à m'en prendre qu'à moi-même. Voilà un bien rapide détour pour ne pas mieux nommer ce que tu rejettes. Je ne veux pas te troubler, ou t'énerver outre mesure. Tu as décidé de couper les ponts, je crois pouvoir respecter cela dans l'immédiat. Je trouve navrant que notre connivence, bien réelle, soit réduite à un silence buté. Tu le sais, je n'attends qu'un signe. Je tourne autour du téléphone et respecte ta consigne de ne se voir que plus tard, quand tu seras prête. Le saut que tu as fait l'autre jour au bureau pour cueillir des photos destinées à ton entrevue m'a laissé songeur et boudeur. C'était une surprise, sans politesse aucune, qui n'a rien provoqué de particulier dans la boîte où tout le monde était occupé, si ce n'est chez moi qui n'en a rien retenu, ou chez toi peut-être, comment savoir, une gêne, un malaise, un émoi, ou tout bêtement un jeu, une pirouette ou un manque de temps. Tu ne dis rien.

Vendredi saint, le jour du grand sacrifice.

\*

Tout récemment, à Paris, j'ai rendu visite avec Hélène à un vieil ami (bouquiniste, collectionneur et spécialiste de l'enregistrement sonore). Il se trouvait dans un hôpital de la banlieue sud pour recevoir des soins en pneumologie. Le prototype du soixante-huitard à la langue bien pendue, grand fumeur devant l'Éternel et victime de la pollution automobile sur les quais de la Seine. Il était mon ami. Il semblait très content de nous voir, faisait des blagues en cherchant très péniblement son souffle, taquinait Hélène sur le fait qu'elle avait pris du poids : « Ce que je perds, disait-il, tu le gagnes en double », bref, oui, il n'avait plus que les os, un filet de voix, mais l'œil encore coquin.

Il est décédé trois jours plus tard, avant même que j'aie pu le revoir. Sa mort m'a bouleversé. « Je suis tout de même en phase terminale, disait-il à la blague, ne tarde pas trop avant de revenir, n'attends pas en juin ! » N'avait-il pas un tas de documents à me remettre et des instructions à propos de sa collection ? J'ai reçu sa mort comme un vide qui se creusa soudain, l'effet guillotine, la perte d'un repère familial de Paris, l'écroulement d'un pan de vie, ma jeunesse peut-être.

Cette perte, ajoutée à ton départ, oui, ton éclipse, m'a miné complètement, et encore aujourd'hui. C'est sa femme qui m'a annoncé sa mort au téléphone ; j'ai à peine pu balbutier quelques formules d'usage, la voix bredouillante, la priant de m'excuser de ne pas trouver les mots pour la réconforter, lui promettant de la rappeler plus tard dans la soirée. J'ai même souffert d'une forte poussée d'urticaire. Je me grattais les sangs et je pleurais pour tout et pour rien. Hélène ne comprenait pas pourquoi j'étais dans un tel désarroi, et elle me secouait pour que je reprenne pied. Oui, j'avais perdu pied, et je n'en reviens toujours pas. C'est tout cela que j'ai envie de raconter. Pour l'instant, je parle tout seul.

Mais peut-être que tu n'en as rien à cirer ! Je prends alors une grande respiration, ouvre mon cahier de chant — j'ai tant de travail à rattraper — et essaie de tenir mes émotions à distance, laissant la voix se poser, du moins j'essaie, et c'est par ces essais répétés que me viendra la paix. Entre-temps, je fête les soixante ans de mon Hélène et je cajole mon petit-fils qui grandit bien vite. Il est si beau. Je



retrouve mon âge, qui est celui de ton père aux grandes mains; je prépare ma mise en retrait du bureau (je ne t'apprends rien!) après l'expo, je pense à toi tous les jours et te couche entre les lignes de mes rêveries d'homme, mes textes servant d'oreiller où poser ma tête.

Je ris, je pleure, c'est pareil. Je voudrais tant te parler, t'écouter, quand tu ne dis toujours rien. De quoi as-tu peur, bon sang?

\*

«Maman, c'est toi, /la plus belle du monde, /aucune autre à la ronde /n'est plus jolie.» Tu m'as renvoyé sèchement ce cd de Luis Mariano que je t'avais offert là-bas avec un clin d'œil. Tu étais tellement allumée quand tu l'entendais par hasard à la radio. Tu me l'as retourné tel quel, dans son emballage. La méchanceté ne t'étouffe pas. Ce geste m'a fait très mal, tu dois t'en douter, ce geste vaut en effet mille mots, et dans ce silence plus épais que l'enfer, j'ai compris la profondeur de la cassure. À moins que ce ne soit ton mari qui te l'ait ordonné. Mais pourquoi ne pas m'avoir aussi renvoyé la lettre manuscrite que j'avais laissée sur ton bureau, en réponse à ta cinglante lettre de démission, cette lettre que tu es venue cueillir le soir en catimini, et laissée sans réponse, si ce n'est par la voix de ton mari? Je ne perds pas le nord. Je ne veux pas vivre avec ton fantôme en tête, je veux parler avec une femme réelle, envers qui je peux ressentir une profonde affection, mais aussi des sentiments moins nobles.

\*

Tu sembles avoir décroché le poste que tu convoitais. Je t'ai très bien soutenue et j'ai loué tes vertus sans exagération, mais avec conviction. Bref, la bonne femme a conclu que tu étais une candidate supérieure à la moyenne et qu'elle devait miser sur toi. Le reste ne me regarde plus. Elle a été tout de même assez indiscreète, et j'ai dû parfois la rappeler à l'ordre, tout en sachant que je n'ai pas de leçon à donner par les temps qui courent. Bonne chance, ma belle! L'enquête téléphonique portait sur les conditions de

travail (pourquoi quitter un travail pour un autre quand les conditions sont similaires?), les projets de vie (veut-elle des enfants, suivra-t-elle son mari à l'étranger s'il reçoit une offre d'emploi en ce sens?) et, enfin, la perception sexuelle, ce qui m'a presque fait bafouiller tout en me maintenant curieux de ce qu'elle cherchait à savoir (tolèret-elle les lesbiennes, les charmeurs, claquerait-elle la porte si un séducteur cherchait à l'apostropher, etc.). Bref, d'un sans-gêne tout à fait déplacé, « inapproprié », me lancerais-tu aujourd'hui!...

\*

Tu n'as pas répondu à mon invitation de luncher ou de prendre un verre. Je le regrette, bien sûr. Je pousse sans doute un peu trop, tout en accordant que je laisse tout de même le temps faire son œuvre. Trop de temps risque de rendre tout cela si absurde et grotesque. D'autre part, tu pouvais avoir de bonnes raisons de décliner cette invitation. Pourquoi ne pas l'avoir fait? Tu veux encore me punir.

Ton ombre rôde au bureau... Des photos de l'équipe remportent des honneurs et tu es la première à qui je voudrais l'annoncer. Mais je ne sais même pas si ces nouvelles provoquent chez toi de la nostalgie ou de l'indifférence pure et simple! Il faut vraiment que tu me détestes pour me laisser croupir ainsi dans ton silence, ou que tu sois blessée. Je t'avais pourtant suppliée de ne pas m'abandonner.

*Abandonné.* Quand je me suis assis cette nuit-là sur le bord de ton lit, le bras par-dessus ton corps allongé, j'avais très longuement hésité, des heures. Je me suis levé d'un coup, exaspéré, pour ouvrir la fenêtre, j'ai fait du bruit exprès pour te réveiller, je me suis recouché un moment, puis, dans un élan qui m'est alors apparu comme une immense preuve de courage, je me suis approché, j'ai appelé, je voulais parler, tu as sursauté, un peu paniquée, j'ai dit que je n'arrivais pas à dormir, mais tu dormais, semble-t-il, tu tombais des nues, et là tu m'as signifié d'aller me promener dans le couloir... Je me suis levé, chien couchant, la queue entre les jambes. C'était presque

drôle. J'ai donc risqué le tout pour le tout : me laisserait-elle poser ma main sur son ventre ou me repousserait-elle, scandalisée par mon geste ? J'ai osé, moi qui suis plutôt froussard dans ces situations. À tes yeux étonnés, blessés et déçus, j'ai tout gâché en insistant sur le fait que je me sentais comme un adolescent qui mouille depuis des heures. Quelle niaiserie ! Le lendemain matin, tu étais déjà descendue prendre le petit-déjeuner au rez-de-chaussée de l'hôtel. Tu t'étais cachée dans un coin, loin des autres avec lesquels nous avons l'habitude de manger. Je t'ai tout de go demandé de m'excuser (la main légèrement posée sur ton bras, quelle audace !) et j'étais sincèrement honteux. Tu m'as dit O.K.

Pour faire diversion, et devant témoins, je t'ai offert d'aller visiter une jolie petite ville voisine. J'étais sûr que l'idée te plairait...

(...)

Au retour, en train, il n'était que 18h, nous nous sommes séparés, toi à l'hôtel parce que tu te sentais fatiguée, moi à l'expo de photos où j'espérais croiser encore quelques journalistes. Un peu passé 20h, je me faisais une joie de t'amener dîner quelque part. Tu dormais, toujours lasse et peu enthousiaste à l'idée de sortir sous la pluie froide. Bon joueur, j'acceptai de rester là tranquille à grignoter ce qu'il y avait de bouts de pain et de fromage. Tu m'as rapidement tiré vers le terrain mouvant de ce qui s'était passé la nuit précédente. Peu de chose en réalité, situation classique où des partenaires ne parlent soudain plus la même langue ni ne trouvent à exprimer les mêmes désirs. On aurait pu s'arrêter là, mettre cela sur le dos d'un malentendu. Je t'avais demandé de m'excuser et tu l'avais fait avec simplicité. Mais tu as senti le besoin d'y revenir, de manière à laisser entendre ton étonnement, ta déception, ton malaise. Ton père n'aurait pas fait cela, le patron de ton conjoint ne lui avait pas fait d'avances lors d'un récent voyage d'affaires, tu es une femme mariée, vieux jeu peut-être, mais je n'avais pas à l'ignorer, etc. Mais je ne suis pas ton père, et le patron de ton mari ne s'intéresse sans doute qu'au bon employé qu'il voit en lui. La fatigue accumulée de nuits trop courtes, ajoutée au décalage horaire, un verre de vodka avalé cul sec et tes remarques qui ressemblaient à

un bilan de réflexions serrées m'ont très vite exacerbé. Tu me cherchais, visiblement. J'ai bondi, prétextant vouloir me servir des glaçons pour une seconde vodka, et j'ai lancé tout à trac ce qui me triturait le cœur, jusque-là bien accroché: «Je suis amoureux de toi, comprends donc, je t'aime! Sur quelle planète vis-tu? Il n'y a bien que toi à n'en rien savoir. Depuis des semaines, la plus petite gentillesse de ta part m'est promesse et, la nuit dernière, crois-moi, je t'aurais doucement embrassée partout!» Après quelques va-et-vient nerveux dans la petite chambre, j'ai ajouté une sorte de bémol, comme pour banaliser mon audace: «En tout cas, sache que je suis du lot de tes nombreux admirateurs». J'ai oublié tout ce qui a pu se dire et se produire par la suite. Il devait être tard... Je ne sais plus. Je ne revois que tes yeux hagards derrière tes cheveux défaits, et ta bouche amère.

Tu t'es cachée dans le silence et la colère, surtout le lendemain, et je n'ai rien su dire ou faire pour t'approcher, récupérer la situation, reprendre contact. Rompu depuis. Le silence. À vrai dire, nous ne sommes pas restés là-bas assez longtemps, j'ai dû quitter en oiseau matinal trop tôt pour la suite. On aurait pu se parler comme deux adultes majeurs et consentants, mettre les pendules à l'heure, dédramatiser. J'ai misé, et j'ai perdu. Tu m'as abandonné parce que je ne t'ai pas respectée, tu me l'as dit. Mais qu'est-ce que ça bouleverse ou aurait pu vraiment bouleverser quand on observe, au bout du compte, le statut et l'état des figurants, aujourd'hui deux éloignés, morfondus? Oui, j'oublie tous les autres, je le vois bien. Ton remède n'est pas à la mesure de ce qui s'est passé en réalité. Tu es restée figée dans la colère et la panique. Mon geste et mes paroles n'étaient qu'un effet de surface, que du fla-fla, ce dont je suis souvent victime, ne serait-ce que pour surmonter ou cacher le trac qui m'agite, la faiblesse qui finit souvent par me trahir, parce que je parle trop ici, parce que je provoque là. Le remède à cette amitié blessée peut-il être le silence? À moins que cette amitié n'existe tout simplement pas et que je me fasse du cinéma. J'ai voulu t'approcher, non te violer, batèche!

Sur quoi projeter ma colère, sur qui?

Et au fond, j'ai misé quoi? Pourquoi t'avoir déclaré mon amour (désolé pour le cliché): pour coucher avec toi, te tripoter, profiter d'un tête à tête commode, pour que tu le saches (mais tu le savais déjà), pour que tu m'aimes aussi (un peu plus), pour pousser encore davantage notre connivence, nos confidences, pour ameuter la galerie, pour exacerber ce qui me tourmentait, casser le charme qui me ravissait, aboutir à ce je-ne-sais-quoi? Que répondre? Et pourquoi t'avoir tout avoué avec colère? Mais là, tu y es pour quelque chose, ne m'as-tu pas tiré les vers du nez avec insistance, alors que je t'avais demandé d'oublier mes paroles. Je trépigne et m'ennuie tout à la fois, en dépit de tout... Nous n'en avons même pas soufflé un seul mot. C'est à partir de là que je te déteste. Et dire que je rêve aussi de te voir réapparaître.

\*

Les employés commencent à trouver que je suis un peu sur les nerfs (sur leur dos), impatient... Toutefois, je me suis réveillé ce matin avec une impression bizarre. J'avais vaguement rêvé que je jouais dans un film et qu'un gros plan faisait approcher ton visage vers ma tête, par en arrière, et tu me chuchotais à l'oreille des mots que je ne comprenais absolument pas. Je sais seulement que j'étais paisible, ravi dans la confusion du matin. C'était la première fois que je sentais une promesse de souffle, ne serait-ce qu'en rêve. On dit qu'un rêve porte le désir de...

Je tourne en rond. Je parle tout seul. Je sors mes griffes aussi, je suis excédé. J'ai lu récemment un petit livre d'un vieux monsieur qui écrit une lettre à sa vieille de 82 ans, lui disant qu'il l'aime toujours, qu'elle est toujours belle, que sa voix le ravit toujours autant, qu'il repense à tout ce travail qu'ils ont réalisé ensemble... etc. Dans sa narration, il rappelle qu'elle lui avait déjà dit que les hommes ne savaient pas rompre, que les femmes, oui, avaient cette capacité, cette brutalité. Je résume. Elle lui avait aussi dit qu'un écrivain n'est pas seulement quelqu'un qui écrit, mais quelqu'un qui écrit dans le but immédiat de réaliser un projet à long terme, un projet qui l'habite intensément; elle l'a donc encouragé à le faire même si, parfois, elle le

sentait éloigné et seul, ennuyeux même. Elle l'aimait. Tu comprendras que je rêve là-dessus. Ne m'as-tu pas déjà dit que tu aimerais écrire, avec ou sans photos ?

Il faut que je te téléphone cette semaine si je ne veux pas devenir fou. Je sentirai que je m'éloigne de toi lorsque je me mettrai à parler d'argent, et Dieu sait que tu n'y es pas allée de main morte, comme un vieux couple au bout du rouleau, incapable de se parler, qui exige en silence un butin de guerre. Je suis plutôt encore celui qui n'est que sur le seuil de ce qu'il n'a même pas eu la possibilité de regretter, donc d'expier. Il va falloir que je relise cette phrase, et comprenne si possible ce que j'essaie de formuler. C'est aussi cela écrire.

(...)

« J'aurais tant à dire, et pourtant je suis sans mots, muet, comme toi. En colère surtout. Je t'ai laissée jouir de l'initiative de me faire signe quand tu serais prête. Oublie ça, ne va surtout pas jusque-là. Je prendrai un jour cette initiative. Je ne crois pas à ton amitié. Et d'ailleurs tu me l'as prouvé dès le retour de là-bas en me forçant à payer et en craignant que je ne te nuise. J'ai enfin compris. » J'étais ce jour-là très en colère, je trépignais, je voulais provoquer quelque chose, ruer dans les brancards. J'étais en France avec Hélène depuis quelques jours. La réplique ne s'est pas fait attendre. Je l'ai reçue pendant que j'étais toujours dans le Var, les yeux rivés à la mer qui s'ébrouait de chaque côté d'une langue de marais salants dans lesquels patientaient une centaine de flamants roses. Le bleu, le rose, l'or, c'étaient tes couleurs. J'aurais pu m'en délecter, bien haut perché sous la frondaison de chêne vert. Penses-tu, j'étais saisi d'une colère impuissante, ravageuse, impatiente. Tu m'as répondu le jour même :

*On a tous des libertés et des contraintes. Tu es libre de penser ce que tu veux et de ressentir ce que tu veux à mon égard. Mais dans la position d'employeur, d'homme marié, etc., tu as outrageusement dépassé les bornes en agissant et en me parlant comme tu l'as fait... mais qui plus est, en cherchant à me rejoindre par la suite. Puis-je te faire remarquer qu'en m'écrivant ou en m'appelant, tu as eu de nombreuses opportunités de te racheter en adoptant un ton neutre, en choisissant des mots appropriés à ton rôle de mentor... Mais*

*au lieu de ça, alors que j'étais ouverte pendant les premiers mois à faire la paix, tu en as rajouté avec des lettres fleuves, des déclarations d'amour. Penses-tu que c'est ce que je voulais entendre??!! Te rends-tu compte que je t'ai donné la chance, dans mon silence, de récupérer un peu la situation? Tout cet acharnement à exprimer des sentiments inappropriés à mon endroit a progressivement empiré les choses. Comment voulais-tu que je fasse un premier pas vers toi avec les propos que tu tenais?*

*Penses-tu que je n'ai pas trouvé pénible de quitter mes collègues dans ces conditions grotesques? Crois-tu que je n'ai pas eu le cœur serré en pensant, par la suite, à ta pauvre Hélène? J'aimais mon travail, je te respectais et je t'appréciais. Ça aurait dû te suffire. Tu as tout gâché. Et maintenant tu dis comprendre? Je ne sais pas ce que tu comprends, mais il est temps que tu tournes la page. La suite de ton histoire, c'est à toi de choisir comment la vivre. Mais tu devras la vivre sans moi.*

La bombe que j'attendais! Tu écris bien, et ta force de caractère mêle à souhait les dépits et les désirs sur un calendrier plutôt erratique. Ton besoin d'assurer ton embauche et de sauver les apparences datent du début du mois de mars; mes relances impatientes, comme tu dis, ne débutent qu'en avril, avec l'espoir de te voir surgir vers la fin du mois à l'exposition de photos que l'équipe montait alors, sorte de prétexte pour une première rencontre publique en terrain neutre; mais tu ne t'y es même pas montrée, contre toute attente, préférant passer la soirée avec «un ami», m'as-tu avoué; je savais qui c'était, et ayant réussi à blaguer légèrement là-dessus, j'ai senti ton embarras quand je l'ai nommé. On aurait pu parler du boulot, du temps qu'il fait, mais il aurait d'abord fallu casser la glace qui épaississait semaine après semaine. Tu t'y refusais, troublée par mes propos «inappropriés». Mais je n'étais plus ton patron, je n'étais qu'un homme, comprends-tu, un homme castré. Quinze jours plus tard, une fois la poussière retombée, je te répondais. On était en plein été, le temps était splendide et les heures auraient dû être à la réconciliation. Mais en amour... Sur la corde raide, je te proposais un match de tennis au parc Lafontaine, une partie de ballon-volant avec des amis, des petits riens.

Bonjour de tout cœur ! J'ai en effet provoqué ton dernier mot. Enfin, tu me parles ! Tu mets en tes propres mots ce que je savais déjà. Que diable ne m'as-tu pas dit tout cela de vive voix il y a plus de deux mois ! Case départ, la panique en moins, et un peu de parlotte libre m'aurait évité, et à toi aussi peut-être, bien des jongleries déplacées. Pour moi, case arrivée, la panique en sus. Loin de moi l'idée de vouloir te draguer. Ce n'est pas toi que je veux (la sexualité est une maîtresse bien capricieuse), mais ton pardon, ton amitié. Je souhaitais seulement que tu me parles, et j'ai été trop niais pour aller te voir là où tu étais. Mon respect de la consigne se dévergondait parfois quand l'impatience me dictait ses mots... Et je ne sais pas toujours si je t'ai adressé ceci ou si je ne l'ai écrit que dans mes brouillons...

Je ne comprends pas trop ce qui se passe, je suis comme dans un délire léger, mais qui prend lentement de l'ampleur. Une petite dépression avec ça?! Si tu m'aimes encore un peu, si tu m'apprécies, comme tu dis, tu vas m'aider. Pas tout de suite, mais bientôt peut-être. Tu n'étais pas prête, voilà que c'est moi qui ne le suis plus. L'attente est bien perverse parfois.

J'ai écouté ce matin Dany Laferrière lire à la radio son texte comme il le fait normalement. Il s'est d'ailleurs surpassé. Le sujet portait sur le détail, le détail qui tue et / ou le détail qui séduit pour la vie, chez quelqu'un ou à propos de quelque chose. Il était passionnant.

J'ai pensé à toi qui me rappelles constamment combien j'ai manqué à mon rôle de patron, marié, etc. Cette fixation est pour toi le détail qui obscurcit tout le reste, il devient le reste et empêche toute possibilité de le faire changer, évoluer. Tout en permettant d'enfoncer le clou, évitant ainsi de nuancer le propos ou de faire bouger la cible. La faute professionnelle. Ce détail donne un sens à ton recul, une mesure à ta blessure, la raison de mon châtement.

Devant l'éventualité de pouvoir te revoir quand tu seras « prête » (me l'as-tu répété assez souvent, sans précision ni commentaire là-dessus), je me suis pour ainsi dire mis en mode « attente », et j'ai attendu, attendu. C'était la consigne, et je m'y suis soumis, à tort ou à raison, qu'importe, j'attendais. Ma joie était si grande et mon attente instable (pour mille raisons, tu le comprendras) que, presque chaque semaine, je



*t'ai écrit et parfois téléphoné. Le courriel, tu le sais, est si facile d'accès, son pouvoir, bien pervers aussi. Tu m'as laissé parler tout seul, tu m'as observé, évalué, dans mes exaltations, mes frustrations et mes propos divers. Tu m'as fait passer un test à ta façon, et j'ai raté l'examen, j'ai été recalé, je n'avais qu'à mieux connaître ou comprendre les questions, qu'à mieux ruser avec les sentiments que je ne cherchais pas à taire. Tu y vas fort en batèche! À moins que tu espères que je finisse par te détester. Me faire attendre des mois pour me rappeler que j'ai eu le béguin et que j'ai failli à mon devoir de boss, je vais sans doute avoir du mal à te pardonner cette attente vaine. À quoi a-t-elle servi? Tu as peut-être dit trop tôt un mot de trop, « se revoir », un mot qui était pourtant ouvert, accueillant, généreux, même si tu y posais une réserve tacite. Qu'est-ce qu'il a à me relancer de la sorte!*

*J'attends toujours, mais autrement, sans attente... J'ai pourtant joué de façon transparente. Toi, pas suffisamment, me testant, semble-t-il, me tendant une sorte de piège. Avec et tout contre toi, j'ai frappé mon Waterloo, j'ai vécu d'abord une sorte de débâcle, une longue dérive ensuite, comme un abandon, puis un rejet. À moins que ce ne soit l'inverse. Le rejet global de moi et de tout le travail auquel je t'avais associée. J'ai ce sentiment incurable d'avoir tout perdu. J'ai misé et perdu. Basta! Et dans les circonstances que tu cristallises à souhait, je souhaiterais n'être plus qu'une voix, pour...*

Oui, chacun a ses libertés et ses contraintes, et jongle avec du mieux qu'il peut. Toi, tu es une programmée, une colérique, une battante. Moi, un Verseau besogneux, un idéaliste chagrin, mélancolique et rancunier. Il y avait de quoi s'entretenir pour l'éternité... faute d'être compatibles.

Me servir le temps comme remède, tu savais déjà trop combien le silence est le poison par excellence. J'ai épuisé mes réserves. Tu dois croire au dicton : loin des yeux, loin du cœur. Plus généreuse, mon épouse te servirait plutôt : un amour tenace n'est jamais déçu. Le silence et la distance ne tuent pas le désir ; ils ne font que l'entretenir. Tu refusais de venir vers moi parce que tu sentais que je tenais à te revoir avec un peu trop d'empressement (formule cela comme tu le voudras), mais pourquoi m'évertuerais-je à te relancer si je ne t'aimais pas un peu, et pour toutes

sortes de raisons, mille petites raisons... Je veux bien faire semblant aujourd'hui que c'est ton titre de photographe de presse qui m'intéresse, ce n'est certes pas le « détail » que je retiendrai de toi dans ma petite boîte noire. Ce serait plutôt cette trop brève journée à Bruges.

\*

Lis ce poème, écrit bien avant la décision de t'accompagner là-bas ; lis ce mélange d'élan et de retenue qui me turlupinait :

s'il la touche si jamais il ose  
ne serait-ce que froussard du bout des phalanges  
il est un homme mort  
un délirant un errant un moribond de l'âme  
seul et nu

prudemment il lance les dés  
où pourra-t-il déposer sa tête si le corps exulte  
comme celui d'un gamin trépidant et sans mémoire  
à chacun des regards qui se posent et croisent l'œil  
on dirait cette malédiction sourde n'attendant  
qu'un signe  
pour s'abattre et faire céder ses dernières digues  
sa retenue le regard qui feint bien sûr d'être ailleurs  
et comme pour raviver ses doutes  
cette frousse à ses trousses  
qui le mord au dos et aux épaules  
lui fait des bleus  
le pousse de force et le jette sans ménagement  
par terre  
il meurt meurtri à la hauteur de sa hanche de lait  
raide et muette et clouée à sa chaise besogneuse  
il l'aime il la hait imagine ses sourcils d'acier  
qu'est-ce que sera demain  
averses haleines chaudes typhons dévastateurs  
ce saxo plaintif cette basse continue du rêve  
et surtout ces mille baisers inavouables  
il la cherche il l'appelle  
avec ses mots surgis crus du cœur qui crépitent  
contre sa joue de marbre  
son indifférence

tenace  
il relance alors les dés  
trois fois trente-trois gagne infatigable l'aveuglé  
toujours consentant dans l'amorce du prochain voyage  
il va il vient lentement il farfouille en se tenant fort  
le ventre  
et son ombre lui emboîte vite le pas de sa course  
 coquine  
entre les grands immeubles qui font déjà labyrinthe  
pour le jeu  
il sent déjà son haleine lui lécher nerveusement le dos  
tout s'éteint autour d'eux tandis que l'ivresse gagne  
du terrain  
et là il la retrouve de plus belle  
la dévore glouton l'avale  
elle mouille jusqu'à laisser des traces sur son passage  
il la rattrape elle coule sur ses grandes mains poilues  
qui l'ouvrent  
il la boit sans faillir telle une liqueur aux odeurs  
encore inconnues  
à ses doigts qui s'enfoncent dans son ventre juteux  
ce ventre offert qui l'a si longtemps ignoré  
ici ouvert pour l'étreinte immémoriale

polisson  
Janus ricane en ramassant les dés  
encore chauds de la dernière mise